

Paroles

« Un morceau de ma chair qui me manquait »

Joseph, immigré espagnol, aime à se définir comme un autodidacte. Pendant près de cinquante années de vie professionnelle, il a été amené à exercer des activités très différentes, de plus en plus qualifiées. En 1979, l'entreprise dans laquelle il est devenu « responsable de service après-vente » ferme. Cette situation l'accable profondément, si bien qu'il connaît un épisode dépressif (« *le chômage prenait mon sang !* »). Pour occuper cette mise en pré-retraite douloureuse, il se lance alors dans l'écriture d'un livre retraçant son histoire familiale. Il revient avec nous sur ce rapport particulier à la langue, qui est le fruit d'une histoire scandée par de multiples ruptures, avec l'école ou sa terre natale.

Joseph est né en 1921, dans une petite ville du Maroc alors espagnol. Il est le troisième d'une famille de neuf enfants. Son père, prêtre défroqué et propriétaire d'un magasin de vin, devient maire de la ville, acquérant ainsi un statut de petit notable local. Joseph a dix ans lorsque, à la suite d'une querelle avec un camarade, son père décide de le retirer de l'école. Cette brutale déscolarisation, initiée par un père qui a fréquenté le petit séminaire (soit deux années de philosophie et trois de théologie) mais qui, de façon constante, se désintéresse de la scolarité de ses enfants, est pour le jeune garçon

SABINE LAMBERT
ET OLIVIER PAQUEREAU,
étudiants en master 1 de sociologie
à l'université de Poitiers

une « frustration indélébile ». Au cours de sa vie, il fait d'ailleurs plusieurs tentatives infructueuses de rescolarisation. Sa santé fragile l'écarte ensuite un temps de toute activité, avant que face à l'insistance de ses parents, il trouve à s'employer comme garçon coiffeur. Il exerce cette profession durant quelques années, sans y trouver de réel intérêt. À cette période, la famille déménage précipitamment pour échapper à la progression du franquisme et s'installe au Maroc alors français. C'est au contact de ses employeurs francophones que Joseph apprend la langue française, au gré de ses multiples reconversions. Après son mariage, en 1942, il est peu à peu poussé par la nécessité d'augmenter sans cesse ses revenus face à l'arrivée, entre 1945 et 1954, de ses cinq enfants. Il exerce ainsi, outre le métier de coiffeur, celui de tourneur, de mécanicien ou encore de chauffeur routier. Alors que le Maroc se prépare à devenir indépendant, Joseph, jugeant la situation instable, entame des démarches de naturalisation française pour sa famille. C'est ainsi qu'en 1959,

avec sa femme et ses cinq filles, il quitte le Maroc pour la France.

Sur les conseils d'amis, Joseph s'installe alors dans une petite ville de l'Ouest français. Le foyer, composé de sept personnes, intègre un logement minuscule et vétuste. Face au chômage persistant, Joseph accepte de se séparer de sa famille quelque temps, pour aller travailler « aux boîtes de vitesses », dans une usine Citroën, « avec les autres immigrés ». La situation lui étant trop insupportable, il revient cependant rapidement auprès des siens. Il s'emploie alors à solliciter ardemment l'aide du maire de sa ville dans ses démarches d'emploi. C'est ainsi qu'il est embauché comme ouvrier dans une usine locale, au sein de laquelle son travail acharné et sa volonté d'ascension, peu à peu couronnée de succès, provoquent des tensions avec les autres ouvriers. Alors qu'il obtient une promotion et que la famille s'installe dans les premiers logements collectifs à loyer modéré, le niveau de vie s'améliore. La scolarité des cinq filles, fortement investie par Joseph, est complétée par de nombreux voyages ou sorties, toujours avec un souci culturel et pédagogique. À Noël, on offre microscope et livres, et lors des repas, Joseph aime faire découvrir à ses filles les différentes manières de table observées lors des déplacements qu'il fait désormais en tant que conseiller technique pour le compte de son entreprise.

Au début des années 1970, alors que la dernière des filles passe son baccalauréat et s'apprête à entrer à la faculté de droit d'une ville voisine, Joseph décide de quitter les HLM pour « faire construire ». Il s'installe alors dans une cité dortoir, composée de lotissements nouvellement éclos en périphérie d'un petit village. Il est à présent cadre, goûte au plaisir

d'être propriétaire et s'enorgueillit du parcours de ses filles, désormais toutes indépendantes et diplômées de l'enseignement supérieur. Bientôt cependant, l'entreprise de Joseph connaît de graves difficultés, puis ferme définitivement. À 57 ans, il doit alors faire face au chômage, à la solitude et à l'hostilité de certains voisins, qui lui demandent pour quand est prévu son retour « au pays ». À l'initiative de sa famille, inquiète pour lui, Joseph et sa femme décident alors d'un voyage en Espagne, au cours duquel émerge le projet d'écrire un livre de mémoires. C'est ainsi que Joseph renoue avec la pratique de l'écriture à laquelle il a consacré une partie de sa jeunesse en écrivant poèmes et nouvelles à sa fiancée.

L'écriture de son livre, d'abord hésitante, « sur des cahiers d'écolier », s'affirme avec les années, dans une alternance de périodes « creuses » et de périodes de recueil d'informations biographiques, sur deux décennies. Afin de pouvoir transmettre son histoire à ses petits-enfants, et en raison d'un rapport principalement oral à sa langue maternelle, l'espagnol, impossible à réinvestir dans l'écriture, Joseph décide d'écrire en français. S'engagent alors de véritables batailles pour trouver le mot juste. Et c'est armé de ses dictionnaires, dans la peur et la honte de faire des fautes, qu'il mobilise toute la famille dans un incessant travail de relecture.

Comment tu as décidé de t'inscrire dans cette école française par correspondance (en 1948) ?

Eh bien, j'avais lu ça dans un journal.

D'accord, et pourquoi tu en as eu envie ?

Parce que je voulais m'apprendre le français ! Je voulais m'apprendre... Moi je me disais : « Bon, maintenant on est là, on ne retournera jamais plus en Espagne, l'Espagne c'est rangé plus que loin dans mes pensées. » Je me suis dit : « Il faut apprendre le français si je veux réussir, pour trouver une autre place », parce que coiffeur, c'était un métier, pour moi, ça a toujours été un métier... (*marque un temps*) forcé.

(...) Tu consultais le dictionnaire quand tu ne connaissais pas un mot ?

Euh, non, le dictionnaire... le dictionnaire... le premier dictionnaire que j'ai eu, c'est quand on s'est mariés (*en 1942*). C'est là que j'ai acheté un dictionnaire, parce que j'ai commencé à m'intéresser au français...

C'était un dictionnaire de français ?

Français. Quand j'ai commencé à travailler comme coiffeur chez un juif qui était bilingue, il parlait l'espagnol et le français. Et quand on avait un temps de repos, quand il n'y avait pas de clients, je m'asseyais à côté de la table de journaux, je feuilletais et j'essayais de lire à voix un peu haute, mais pour moi... le français, comme je pouvais le prononcer... Et lui, il s'asseyait à côté de moi, et il disait : « Mais non, ce n'est pas comme ça qu'on dit. »

C'est lui qui t'a appris...

Oui, la première fois, j'ai pris un illustré, c'était *Voilà* et je croyais que ça parlait des avions. La vela... la voile... par déduction... Quand j'ai feuilleté, je n'ai trouvé que des femmes, en tenues légères et tous ces trucs-là (*amusé*)... J'étais surpris, j'ai dit : « Ils parlent des avions ? » (*rires*) Et

quand j'ai posé la question, il m'a dit : « Non, voilà ça veut dire "aqui", voici... » Ah bon ! Eh bien là, il m'a expliqué et j'ai commencé à m'intéresser et puis quand je montais chez moi, il fallait que je remonte le boulevard qui traversait toute la ville... quand je remontais chez moi, le père Foran, c'était en plein boulevard, c'était la seule librairie, papeterie... Et lui, c'était un communiste cent pour cent ! Et quand je passais par là, je m'arrêtais chez lui, on se connaissait, je m'arrêtais chez lui, et comme il n'y avait pas de clients, on parlait beaucoup, il m'expliquait ce que c'était la politique, les hommes politiques de l'époque, comme La Roque, colonel La Roque et tout ça... C'était le facho quoi, il se faisait voir... Il me parlait d'eux, et puis je feuilletais un peu les livres qu'il y avait... Et puis un jour je prends un livre, un classique, un petit classique, j'ai voulu voir ce que c'était, je feuilletais... il me dit : « Ça vous intéresse ? » J'ai dit : « Dans la mesure où je peux apprendre quelque chose, oui ! Pour parfaire mon français... » Il m'a dit : « Prenez-le ! ». Je lui ai dit : « Je n'ai pas d'argent ». Il a dit : « Prenez-le, je vous le dis, vous paierez quand vous pourrez ». Et comme ça, petit à petit, j'ai lu tous les classiques. Je me suis pris à lire les classiques, et je lui lisais tous les soirs, à elle (*désignant sa femme*), avant de me coucher.

C'était quoi, c'était Molière ?

Oui, c'était Molière, « *Les précieuses ridicules* », « *Les femmes savantes* » et « *Le barbier de Séville* » et de tout... Tous, tous, tous les classiques qu'il y avait, un tas de classiques comme ça ! (*joint le geste à la parole*) Et après, je me suis lancé à lire le premier bouquin gros livre, c'était « *Le père Goriot* »...

De Balzac...

De Balzac. Et là, ça m'a... ça m'a touché. J'étais profondément ému, et je lui lisais, je lui lisais à elle (*désignant sa femme*). Après, j'ai changé de patron, j'ai laissé le juif, pour prendre un autre juif (*air amusé*), c'était le plus grand salon de la ville et comme ouvrier il y avait un Espagnol, un Espagnol de Melilla qui, lui, ne savait pas parler le français. Moi je connaissais déjà un peu, je commençais à parler le français. Et on avait un client qui s'appelait monsieur Lisson qui avait un petit magasin de vins et spiritueux et dans l'arrière-boutique, il avait une belle bibliothèque. Sobre mais très, très remplie, bien... Il m'avait dit : « Monsieur Rodriguez, si vous avez besoin, si vous aimez lire, vous avez besoin d'un livre ou... Regardez ! ». Il m'a montré la bibliothèque et m'a dit : « Vous prenez ce que vous voulez, chaque fois que vous voulez ». Et là j'ai pris le premier bouquin que j'ai vu, c'était.... à voir si je me rappelle le titre... C'était de Georges Sand.

La Mare au diable ?

Le lac euh...

La petite Fadette ? La Mare au diable ?

Ah oui ! *La Mare au diable* ! En vieillissant, on oublie un peu les... Et *La Mare au diable* je l'ai emmené au salon pour le lire, et je lisais, et je pleurais. Parfois il y avait des passages, je pleurais tellement que c'était beau, c'était... j'ai trouvé que c'était... émotionnant c'était... Et là, je lisais ou je dessinais...

(...) Tu as plutôt écrit en espagnol ou en français ?

Ah mais tu sais l'espagnol, je l'aime pour sa sonorité, sa sonorité, ça ça me plaît ! Mais j'ai découvert qu'en français, le français est plus subtil, a plus de mots pour désigner les choses. Et c'est... c'est plus poétique, en espagnol... en français je veux dire... C'est plus fin comme... comme langue...

Mais pourtant, il y a des grands écrivains espagnols, tu as dû lire des classiques espagnols ?

Oui et j'en lis encore, j'en ai là des... des livres de tous les écrivains là...

Mais c'est le français que tu trouves le plus littéraire ?

Le plus littéraire peut-être, oui. Parce que quand j'ai décidé de me mettre à écrire ça, à la main, parce que j'ai commencé à la main, c'est grâce à Bruno et Isabelle que je suis tombé dans l'ordinateur, Bruno et Isabelle... Mais quand j'ai commencé à écrire, j'ai écrit pour moi d'abord, mais, des petites choses pour moi d'abord, et petit à petit, ça m'a donné envie de... Je voyais que... Parce que quand j'ai voulu définitivement écrire le livre, je me suis demandé si je veux l'écrire en espagnol ou en français. Alors j'ai dit : « En espagnol ». J'ai été à l'école jusqu'à dix ans, ce que je connais, c'est simplement le parlé. Le parlé, par les gosses, on parlait de tout, on connaît beaucoup de mots mais dans le sens propre de la langue parlée, pas écrite. Et je me dis : « En français, je sens, à l'heure actuelle, que je pourrais encore l'écrire mieux qu'en espagnol ».

Mieux, c'est-à-dire ?

Parce que déjà j'ai travaillé beaucoup plus la langue française que la langue espa-

gnose. Parce que là j'ai beaucoup lu, alors que l'espagnol, je ne savais que parler, et j'avais lu pas... pas... grand-chose... Au début j'avais lu avec elle mais...

Et tu avais pris des cours, par correspondance, tu te sentais plus à l'aise ?

Un an, un an. Je me sentais déjà plus capable de... Même si j'ai employé parfois des phrases ou des mots, qui me... que j'avais lu quelque part, et que je ne connaissais pas la définition exacte, mais je trouvais le mot beau, et je le mettais dans ma phrase. Sans savoir que plus tard, j'ai appris à voir la signification propre du mot, pour pouvoir adapter ou pas. Mais Marie me dit : « Parfois tu employais des mots, qui te semblaient bons pour être ajoutés à la phrase, mais la signification du mot n'était pas exactement ce que tu aurais voulu que ce soit. Mais comme je te connais, à voir un mot comme ça, je savais ce que tu voulais dire ! »

C'est une crainte d'employer le mauvais mot ? Tu as l'impression que tu as encore beaucoup de progrès à faire ?

Ah oui, ah oui ! (*très sérieux*) Parce que la panoplie de... bon, pour bien écrire il faudrait avoir une panoplie de mots, de phrases... assez, assez élargie... Pour bien désigner les choses par leur nom. Et parfois, ça m'oblige à faire des détours, des... et raconter un peu trop pour désigner ce que je veux dire, alors qu'il n'y a qu'un seul mot qui peut signifier ce que tu veux dire quoi... Avec la poésie ça m'énerve moins de ne pas trouver de mots et tout, mais je crois que c'est comme un baume en moi-même, ça me fait du bien, de m'exprimer... Tu remarqueras que dans le livre, la plupart des fois, je fais des

phrases qui riment entre elles, ça vient, je ne peux pas m'empêcher, c'est... c'est du cœur que ça sort !

Et tu penses que si tu avais été à l'école tu n'aurais pas eu ces problèmes ?

Ah si j'avais été à l'école, je n'aurais pas eu de problèmes ! Je suis jaloux de vous, de mes enfants, qui savent s'exprimer correctement, et qui peuvent en deux mots : « Pan pan pan pan pan pan ! Allez hop ! », on a envoyé tout de suite la chose ! Moi, il faut que je réfléchisse, je fais un brouillon, je regarde, je compare...

Ça te frustrer ? Des fois ça t'énerve de ne pas trouver le mot ?

Oui, parce que ça... J'ai senti ça comme un... comme un... un morceau de ma chair qui me manquait, quelque chose d'important, de très important pour moi. Et c'est ça qui ne m'a pas permis d'aller plus loin dans mes... dans mes... travaux... Chaque fois que je... À l'usine, par exemple, je suis rentré comme un ajusteur, premier ajusteur, et par mon travail je suis arrivé à être chef de service après-vente ! Mais là, je me suis acharné à savoir, à savoir écrire un petit peu, mais bien souvent c'est Flora (*sa fille*) qui m'a sauvé un petit peu la mise, au départ, pour faire des lettres à la direction ou autre. Je faisais mon brouillon, je lui faisais voir, et elle rectifiait mes erreurs...

Pour les lettres importantes, tu lui demandais de te relire...

Oui, oui, c'est elle qui relisait ça pour me rectifier les... Moi, même aujourd'hui, je suis avide d'apprendre, je disais à ma femme ce matin : « Tu vois mon corps ne suit pas ma tête ». Si je n'avais pas

tant d'ennuis à l'heure actuelle, même à quatre-vingt-huit ans, je me mettrais à écrire à nouveau un autre livre.

Tu penses que tu as commencé à écrire trop tard ?

Trop tard oui (*ton très vif*).

Mais quand est-ce que tu as commencé vraiment ton livre ?

Eh bien tu sais, j'ai commencé vraiment à Trevel (*début des années 1980*). À la main, à la main... Et Viviane m'a fait cadeau d'une machine à écrire et chaque fois que je changeais de ligne elle faisait : « Bouah, bouah (*mime un bruit sourd*) ! » Écrire à la machine quand tu ne sais pas écrire correctement, quand tu ne sais pas si c'est deux « s » ou deux « f » ou « ai » ou « ais » et après quand tu t'en rends compte que tu as tapé une lettre de plus, il faut prendre le petit... comment, le blanc et tu effaçais ça. Ou alors tu enlevais la feuille et puis, à la poubelle... Et Isabelle quand elle m'a vu un peu emmerdé avec cette machine-là, elle m'a dit : « Je vais t'apporter une machine électrique, ça va être plus facile ». Mais il y avait toujours le problème de taper les mots, il ne te corrigeait pas hein ! Et là, vraiment, je me suis intéressé beaucoup plus quand Jean-Pierre et Viviane m'ont offert le dictionnaire électronique...

Et donc tu rentrais le mot, par exemple en espagnol...

Oui, déjà, tu rentrais le mot, s'il n'est pas juste, il peut te... s'il manque une lettre ou... il te le rectifie. Et puis en plus, tu sais tout de suite si c'est masculin ou féminin ! Parce qu'il y a toujours une interférence entre l'espagnol et le français. En espagnol c'est peut-être mascu-

lin, en français féminin, ou inversement, alors bon, ça te perturbe un petit peu.

Donc tu l'as beaucoup utilisé ce dictionnaire électronique ?

Oui, beaucoup utilisé pour chercher les mots, parce que moi, j'ai dans la tête... des mots qui sont imprimés dans la tête, des mots que j'ai lus, que j'ai aimés et parfois je fais une phrase, je cherche le mot qu'il faut pour le mettre là et je n'arrive pas à le trouver tout de suite. Parce que comme ce n'est pas appris dès... dès... de souche, ça ne reste pas facilement, ça ne se développe pas facilement. Et peut-être cinq minutes ou trois minutes après, en allant aux toilettes, peut-être « paf ! » il me vient à la tête celui qu'il faut... Parfois je laisse en suspens, je l'écris comme je l'écris et quand ça me revient le mot, hop, je reviens en arrière et... Et quand je ne trouve pas dans le dictionnaire électronique, je me réfère au dictionnaire... euh... à tous les dictionnaires que j'ai là, j'en ai deux ou trois ou quatre dictionnaires...

Tu as plusieurs dictionnaires ? Tu as quoi, des Larousse, des...

J'ai trois dictionnaires de français, trois, quatre... mais il y en a un de noms, l'autre de synonymes et l'autre d'histoire... et l'autre, le gros, c'est un dictionnaire complet de tout. Et le dictionnaire espagnol, un petit dictionnaire espagnol que Flora et Lydia m'avaient rapporté de Madrid... Mais parfois, tous les mots ne sont pas dans le dictionnaire électronique, je cherche dans le dictionnaire euh...

... papier...

Et tu as la définition du mot parfois que tu ne trouves pas dans l'autre... (...) Mais

je regretterai jusqu'à ma mort maintenant, parce que je ne peux pas faire autrement, j'aurais aimé être instruit à fond ! Et j'aurais écrit beaucoup. En écrivant ce livre, je me suis révélé moi-même (*ton très appuyé*) ! Et ça c'est... j'aime ! Mais je suis limité, je ne peux pas y aller trop... pas, pas facilement. Ça m'a coûté d'ailleurs... ça fait au moins trente, trente-cinq ans que j'ai commencé hein ! Mais ça n'a pas été tout le temps tout le temps... Quand on est revenu de Trevel, j'avais quelques feuilles manuscrites. J'ai encore des vieux exemplaires en bas... Et j'ai acheté pas mal, ici, j'ai acheté au moins dix cahiers d'écolier et après je me suis mis à écrire sur mon bureau « vas-y, vas-y » ! Copier tout ce que j'avais ! Taper à la machine, et puis après j'ai rajouté, quand j'ai fini... C'est Bruno qui m'a apporté le premier « Amiga » (*marque d'ordinateur*).

(...) Et à aucun moment tu n'as été découragé ?

Non, non, non, pas découragé, non... Je me suis demandé : « Comment je l'écris, en français ou en espagnol ? Comment je dois l'écrire pour mieux m'exprimer ? Exprimer mes sentiments et... » J'ai pesé le pour et le contre, je me suis dit qu'en français, je pourrais peut-être mieux m'exprimer du fait que... et ça c'est important aussi, mais une des choses les plus importantes que j'ai... pourquoi j'ai pris comme décision de le faire en français, c'est pour que les petits-enfants puissent me lire. Que tout le monde puisse avoir accès. En espagnol, ça aurait été limité.

(...) Tu as eu peur au dernier moment (de faire lire le livre) ?

Au dernier moment, j'ai eu, j'ai eu... des moments, difficiles, parce que je n'arri-

vais pas à le terminer et puis je me trouvais un peu, un peu... serré par le... (*silence*) Comment je pourrais exprimer ça... Un peu déçu par mon manque de... de... savoir, d'instruction pour pouvoir arriver... Un jour j'ai dit à mamie – elle te dirait : « C'est vrai » –, j'ai dit à mamie : « J'ai envie de mettre (*le livre*) dans une boîte clouée, et la foutre à la rivière ! » parce que, je me disais : « Je suis prétentieux peut-être, on va croire que j'ai fait ça pour faire croire que j'ai voulu me détacher de »... non, c'est...

Te détacher de ?

De... des autres ! De ma famille ! Pour faire voir que je suis... plus grand, plus fort, plus... Ça, ça me choquait un peu, de penser que ça pouvait... ça pouvait... Mais je ne me suis pas trompé parce que je crois que, même s'ils ne l'ont pas dit, dans certains cas, il y a eu un peu de rétention parce que mon frère Jean n'a pas lu les feuillets que j'avais préparés quand... On les avait invités, on a passé une semaine, avec ma soeur aussi, on était en famille et j'avais tiré des petits feuillets pour chacun. J'ai dit : « Ça, je voudrais bien que vous le lisiez, pour me dire qu'est-ce que vous en pensez pour voir si je peux continuer ou pas, pour voir si ça plaît, si c'est bien relaté ou... » Et quand j'ai donné ça... j'ai demandé à Marinette, j'ai dit : « Et Jean, il a lu ce que je lui ai donné ? » Elle m'a dit : « Pourquoi ? Tu veux qu'on te corrige les fautes ? » ! (*ton empreint de tristesse, court silence*) Mon frère, il ne m'a jamais dit... Mais je me suis dit après : « Pourquoi pas ? Laisser quelque chose... ». Regarde pour mon père, on ignore presque tout de sa vie, alors ! J'ai dit : « Ça, ça peut apporter quelque chose aux enfants, aux petits-enfants de dire je sais d'où je viens, je sais... »

Tu aurais pu écrire sur un autre sujet, pourquoi tu as écrit sur ta famille ? Tu aurais pu écrire sur autre chose, ou faire de la poésie...

Oui, mais je voulais laisser à mes enfants une trace de notre passé, quoi (*baisse le ton*). Une trace de notre passé pour savoir ce que leurs parents ont traversé avec toujours de l'espoir, toujours le sourire à la bouche, on a bataillé (*marque un temps*) autant qu'on a pu. Jour et nuit, parce que je travaillais jour et nuit. Parfois, l'usine pour moi c'était la résidence principale, tellement je travaillais, je ne rentrais que pour dormir (*ton mélancolique, un peu emphatique*).

(*Nous nous asseyons autour de la table et servons le café, il reprend l'entretien spontanément*) Il faut dire que l'ordinateur aussi, il t'aide beaucoup parce que quand il faut corriger tu effaces facilement et puis même il te corrige déjà cer-

taines choses, pas tout mais... si tu oublies de taper un « s », il te le rappelle. En fait écrire à l'ordinateur, ça m'a encouragé un peu, parce qu'à la machine à écrire et à la main, c'était, c'était un peu... Mais j'aurais pas fait mieux en espagnol hein ! J'aurais pas fait mieux en espagnol... (*nous servons le café*)

Du coup, par rapport à ton père, à son niveau de vie, tu es retombé en dessous de lui...

Ah oui bien sûr !

Et tu en avais conscience à l'époque ?

Oui, bien sûr, j'avais conscience de ça oui... J'ai toujours eu conscience de mon ignorance ! C'est ce qui m'a fait souffrir ! Ça m'a fait souffrir beaucoup, cette conscience de mon ignorance... parce que je me sentais capable d'aller plus loin... ■